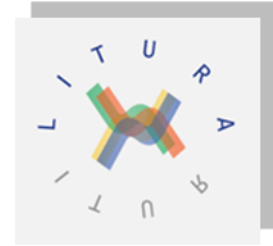


L'UNIVERSITE, L'AMOUR ET LA PSYCHANALYSE

André Vieira

par Marcus



Afin de discuter des effets de la psychanalyse sur l'université, je proposerai que l'on interroge d'abord les incidences de l'université sur la psychanalyse en essayant de cerner ce que celle-là peut apporter à celle-ci. On pourrait dire alors en première approche que l'université ne peut contribuer à quelque chose qu'avec du savoir. Il resterait cependant à préciser de quel savoir il s'agit et je me tiendrai, quant à ce point, à ce qui me semble indiscutable, à savoir que le savoir universitaire ne saurait se constituer en un savoir analytique. A chaque fois que le savoir analytique - et ses formes de transmission - s'inscrit du côté de l'université, on peut supposer qu'il n'en est plus véritablement un. L'IPA est là pour nous le démontrer, en indiquant comment l'universalisation de la psychanalyse peut contribuer à son effacement et à la fermeture de l'inconscient. Cela constitue notre première évidence : l'université est un danger pour la psychanalyse. On comprend pourquoi il vaut mieux que l'AMP assure une formation en dehors de l'université, car il s'agit de ne pas user le tranchant de la découverte freudienne dans des procédures hiérarchisantes des diplômes universitaires.

On peut se demander cependant si cette psycho-pédagogisation du savoir analytique est le seul effet que l'université peut exercer sur la psychanalyse. On conviendra alors que le savoir psychanalytique peut se trouver, vis-à-vis de l'université, à une position analogue à celle du sujet de l'inconscient par rapport au sujet de la science. En effet, la psychanalyse se rapporte structurellement à la science, dont l'université constitue un champ discursif privilégié. L'université peut, de ce point de vue, être le lieu d'un discours qui constitue la condition de l'avènement du sujet de l'inconscient et de la psychanalyse.

Il faut néanmoins convenir que ces considérations n'épuisent pas le sujet. Il reste bien plus à dire sur le rôle de l'université par rapport à la psychanalyse et il me semble que l'on gagnerait à aborder cette question autrement par le biais de l'insertion de la psychanalyse à l'université. Dans ce sens, il faut poser que cette insertion ne saurait être que marginale, condition structurale que l'on peut saisir en mettant en tension la structure des deux discours à l'égard de l'amour. L'amour, dit Lacan, est au coeur du discours philosophique, du côté du *m'être*¹. Le savoir universitaire, attelé au maître, vise à compléter l'Autre en assurant la pérennité du mythe d'Éros. Le discours analytique se constitue tout à fait autrement, puisqu'il y va de sa structure de s'insérer dans le champ de l'amour de façon à décompléter l'Autre. L'amour vise l'être et en cela il est du côté du *m'être*, tout comme l'université. La psychanalyse, par contre, se place sous l'égide de la jouissance, du côté de l'objet *a* et de ce qui fait défaut au savoir.

On pourrait arriver à la même conclusion en partant de l'ignorance. *L'ignorantia docens*, c'est-à-dire l'ignorance savante qui vise un savoir, n'est pas celle de l'analyste. Cette dernière est située par Lacan comme formelle, formante à l'occasion, étant corrélée aux voies d'accès au savoir plutôt qu'au savoir lui-même². L'ignorance *docens*, qui sert bien à l'université, est cordonnée à l'amour, tandis que l'ignorance docte, dont relève le savoir analytique, se place ailleurs :

*L'amour c'est passionnant (...), mais ça implique qu'on suive la règle du jeu. Bien sûr pour ça il faut la savoir. C'est peut-être ce qui manque : c'est qu'on a toujours été dans une profonde ignorance, à savoir qu'on joue un jeu dont on ne connaît pas les règles. Alors si ce savoir, il faut l'inventer pour qu'il y ait savoir c'est peut-être à ça qui peut servir le discours analytique*³.

Le savoir analytique a ceci d'original, et de radicalement étranger au savoir universitaire, qu'il est un savoir à inventer à chaque fois. Il reste qu'il faut préciser ce qui en serait d'un savoir inventé, ce passage étant précieux à cette fin. Lacan rappelle que les savoirs ne prennent sens que dans des jeux de langage, d'autant plus passionnants qu'ils se fondent sur l'ignorance : on croit y être actif ou passif quand il est question plutôt d'un jeu dont les règles ne se révèlent que de l'intérieur. Ceci pourtant ne fait pas de la psychanalyse la thérapie anti-philosophique dont rêvait le Wittgenstein des *Investigations* parce qu'elle ne se pose pas comme l'exercice pluriel et relativiste du jeu qui permettrait de mesurer l'erreur métaphysique. La psychanalyse pose qu'il est possible non seulement de changer de position à l'intérieur du jeu mais aussi et surtout, d'arriver à y occuper une place originale et extime, à condition de toucher

au réel qui le fonde. La découverte de la grammaire d'une structure singulière, est ce qui permettra d'en inventer un savoir véritablement nouveau, dans la cure et dans la théorie psychanalytique tout ensemble.

Il me semble alors qu'il n'est pas interdit à l'analyste de trouver une voie, à chaque fois singulière, avec laquelle il peut s'engager dans le savoir, universitaire en l'occurrence. C'est ce qui peut donner un sens véritablement analytique à un travail universitaire et c'est la raison par laquelle je me suis engagé dans une thèse de doctorat qui vient d'être soutenue. L'incursion de la psychanalyse à l'université a été à un des paris de Lacan et je crois qu'il nous reste à l'explorer davantage. En effet, Lacan proposait à l'ouverture du département de psychanalyse à Vincennes que la psychanalyse prenne appui sur certains savoirs afin, non pas pour se constituer de ces savoirs mais plutôt afin de constituer ses savoirs. Il s'agit de "savoir pas tant ce à quoi elle [l'analyse] a servi, que de quoi elle s'est servie"⁴, confortant - c'est le mot de Lacan - avec du savoir ce que l'analysant a appris avec son analyse. Cela correspond en quelque sorte à s'appuyer sur certains outils, et je pense non seulement aux mathématiques mais aussi aux noms de la théorie psychanalytique, pour donner corps à des questions parfois trop singulières pour être énoncées, fût-ce à l'intérieur même du cadre analytique. Il faut être très prudent car on vient de voir à quel point le savoir peut être dangereux à ce niveau, mais il me semble que ces connaissances peuvent contribuer à tisser le fil du récit d'une analyse, à condition de les mettre à la bonne place dans la structure.

Ces savoirs, Lacan en repère certains comme les plus à même de conforter le psychanalyste, en en distinguant quatre domaines : logique, topologie, linguistique, et antiphilosophie. Passons les deux premiers car, depuis Lacan, il apparaît clairement en quoi la logique et la topologique peuvent constituer une voie d'accès privilégié au réel. De même pour la linguistique qui est, elle aussi, rencontre avec le réel, tel qui nous l'a montré Lacan surtout dans la dernière période de son enseignement où la lettre prime sur le signifiant. Retenons alors l'antiphilosophie puisqu'il s'agit de la voie qui se prête plus à confusion.

Les trois premiers axes semblent constituer une référence plutôt positive, ouvrant la porte au réel de par leur déploiement même. Le quatrième, par contre, semble consister en étude plutôt critique, voire négative. Il faut cependant entendre ici le préfixe "anti" comme la contraire d'une privation. D'après Lacan il s'agit d'une "investigation" plutôt que d'une antiphilosophie, en la situant comme une prospection du discours universitaire afin d'établir un "recueil patient de l'imbécillité qui le caractérise". Il ne s'agit pas de répandre une analyse critique de la philosophie, se constituant en symptôme, hystérique, de la philosophie⁵. Il s'agit de naviguer dans les creux du tissu de ce discours, non pas pour en constituer la critique mais pour en faire l'expérience même de son structure afin de situer et de transmettre le particulier du discours analytique, corrélé à ce qui fait trou dans le savoir.

Prenons un seul exemple que j'appuierai sur mon travail de thèse. Il s'agit de la reprise de Spinoza par Lacan. La critique lacanienne de Spinoza est facilement repérée et largement reprise chez les élèves de Lacan : Spinoza réduit le désir à l'universel du signifiant. Son *amor universalis Dei* n'est autre que cela et de ce fait il paraît exemplairement universitaire. Mais Spinoza, en plus des moments où il vient fournir à Lacan un appui précieux pour traiter la question de la psychogenèse, lui sert à dévoiler, dans une confrontation avec Kant, la face mortifère du désir et de la jouissance⁶. Si Lacan le fait malgré Spinoza ou avec celui-ci ce n'est pas l'essentiel ici puisqu'il importe surtout de cerner la fonction du système spinoziste pour Lacan. Dans ce sens, on peut avancer que Spinoza vient lui servir de levier pour opérer certaines bascules, ce à quoi ont servi aussi les post-freudiens voire Freud lui-même. C'est en cela que l'étude d'un certain savoir universitaire peut intéresser au psychanalyste, bien loin des conversations savantes ou de l'acquisition d'unités de valeur.

Nous touchons par là à la question des effets de la psychanalyse sur l'université. En opérant cette lecture/coupe qui se déplace dans les côtés du discours universitaire, la psychanalyse y introduit forcément un effet de rupture et de mise en question. Cet effet peut être fort dérangent, puisqu'il s'agit d'interroger ce discours à partir de ce qui lui donne sa vérité, à savoir, le signifiant maître, en tant que celui-ci est au fondement de l'amour et du mythe de l'Un. Ceci étant, la psychanalyse ne provoque pas ce genre d'effets à partir de la mise en question hystérique du maître universitaire, elle agit plutôt en dévoilant la place de l'étudiant, lieu de l'objet *a*. Dès lors, elle met en avant non seulement le rôle de l'amour dans le discours universitaire mais aussi l'articulation de celui-ci à la jouissance.

Le discours analytique force le discours universitaire au quart de tour, soit le faisant tomber

dans le discours du maître en dévoilant sa vérité, soit le faisant tourner dans l'autre sens, du côté du discours analytique lui-même. Il est possible de se servir de ce discours, de façon singulière, afin de conforter l'analyste de ce qu'il tient de son analyse. S'appuyer sur le rêve de l'université pour en faire un éveil, voilà le pari de Lacan.

*Un recueil patient de l'imbécillité qui le caractérise [le discours universitaire] permettra je l'espère, de la mettre en valeur dans sa racine indestructible, dans son rêve éternel. Dont il n'y a d'éveil que particulier*⁷.

On ne peut espérer réveiller l'université de son rêve mais on peut s'éveiller grâce à un maniement doctement ignorant de leurs savoirs. Il faut s'attendre cependant aux mêmes réactions observées chaque fois que le désir, foncièrement perturbateur, s'introduit dans le régime de l'Un. Rires ou scandale, voilà les signes dont les fonctionnaires du Lien imaginaire marquent l'émergence du sujet comme désirant, qui s'accompagnent parfois d'une recrudescence de l'imbécillité⁸. Cela dit, on est en droit aussi de s'y attendre à des rencontres et à des éveils qui confortent le discours psychanalytique dans son lien social original.

¹ cf. LACAN J., *Le séminaire Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, pp. 40 et suiv.

² "Il [l'analyste] n'a pas à guider l'analysant sur un *Wissen*, un savoir, mais sur des voies d'accès à ce savoir", LACAN J., *Le Séminaire Livre I*, Paris, Seuil, 1975, p. 306.

³ LACAN J., *Le séminaire Livre XXI*, "Les noms-dupes errent", inédit, séance du 12/3/74.

⁴ LACAN J., "Peut-être à Vincennes", *Ornicar?*, n° 1, 1975, pp. 3-5.

⁵ C'est ce qui semble proposer A. Jurainville établissant une lecture qui est ici infirmée par Lacan lui-même. Cf. JURAINVILLE, A. *Lacan et la philosophie*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 472 et suiv.

⁶ cf. LACAN J., *Le séminaire Livre XI*, Paris, Seuil, 1973, p. 247. cf. également, VIEIRA, M. A. "L'éthique de la passion", Thèse de doctorat du Département de psychanalyse de Paris VIII, 1996, pp. et suiv.

⁷ LACAN J., *Art. Cit.*, p. 5.

⁸ cf. MILNER J.-C., *Les noms indistincts*, Paris, Seuil, 1983, p. 126 et suiv.